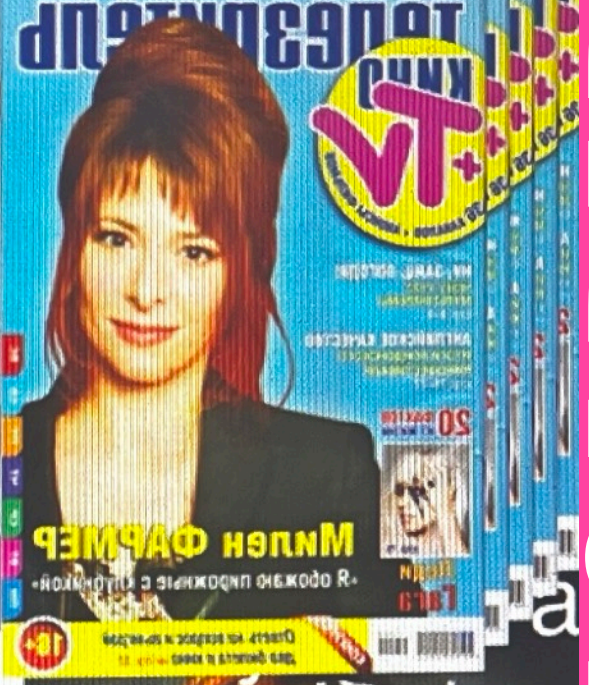


culture

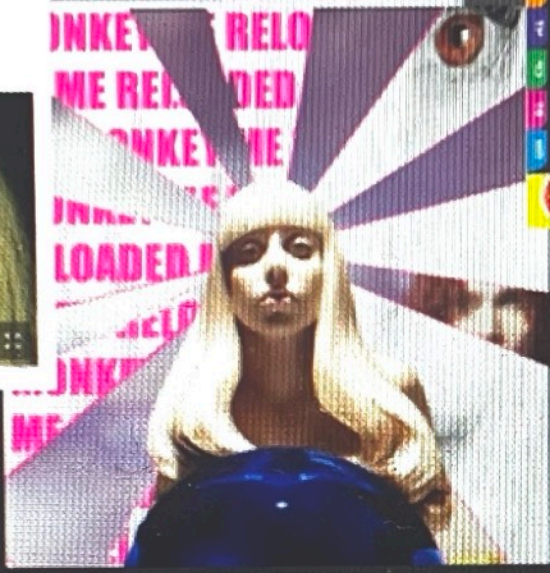
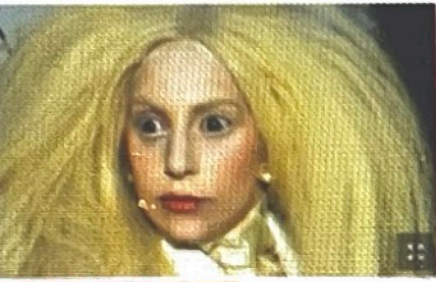
musique

Mylène Farmer

À son sixième album, Mylène a voulu...
Avec ce sixième album, Mylène a voulu...
entrer les fans de son club. Monkey Me (un...
titre surprenant en hommage au petit singe qui...
se dresse) se dresse à l'opposé des...
débats et ignore tout à fait les...
à cet égard, le succès de la chanteuse...
est à la hauteur de son talent. Et le...
discussant (et débattant) ne...
manquera de lancer son... c'est



Gaga : ArtPop est d'une bêtise sale



Monkey Me Reloaded

Mylène Farmer

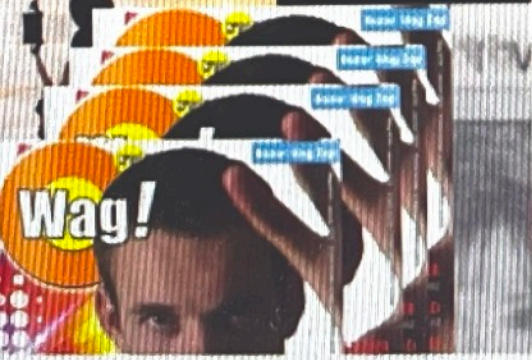
Album • 3 déc. 2012



Elle a dit

Mylène Farmer

À l'ombre



- Lady Gaga (1/10/2012)
 - Lady Gaga (1/10/2012)
 - MADONNA HATES GAGA SHE'S OVER... I don't need anybody's permission to be remembered. I will be. Whether they like it or not
 - Lady Gaga (1/10/2012)
 - APPLAUSE didn't DEBUT AT #1! KATY IS BETTER THAN HER! I write for the music not the charts
 - Lady Gaga (1/10/2012)
 - GOD HATES LADY GAGA! I always fight for equality, got my own relationship with God

tournee
le 3 décembre, et

Michel Fauxcul @michelyourass

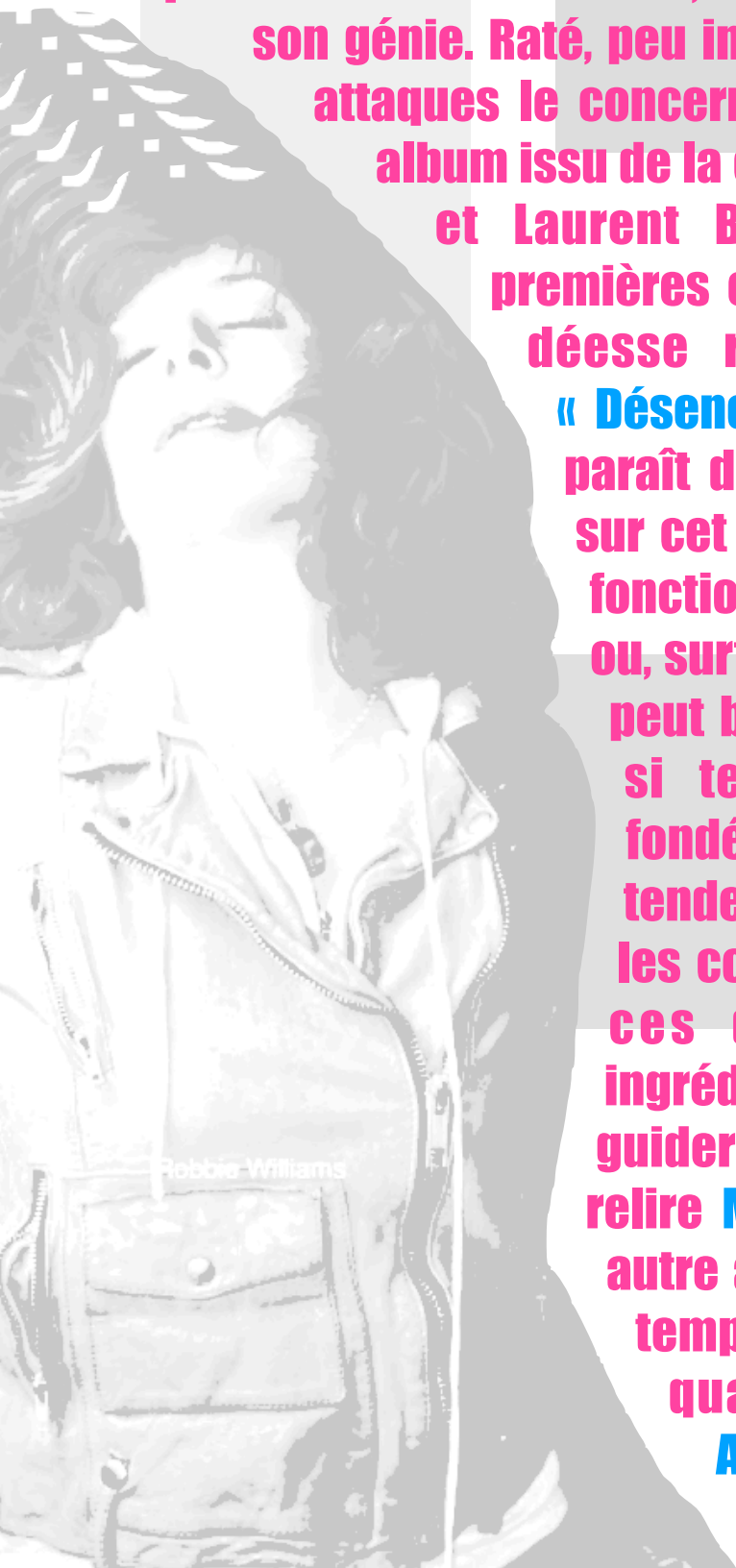
MONKEY ME RELOADED : L'étrange cas du neuvième album studio de Mylène Farmer, et ce qu'ARTPOP peut nous en apprendre

#Fauxcul #Molard #pd

Reply Retweet Favorite

MONKEY ME RELOADED

Après les années 80s et le y2k, dans notre siècle égaré où les trends qui recyclent des esthétiques passées s'enchaînent à la vitesse d'un fil Tiktok, c'est au tour des années 2010s d'être réappropriées. On entend partout que 2026 est le nouveau 2016. À cette occasion, nous proposons de relire un album malaimé — et, nous oserons le mot, incompris — de Mylène Farmer, créé en 2012. Il est évident que Mylène est la plus grande artiste que la Terre ait jamais portée. Il semble cependant moins communément admis que son neuvième album, intitulé **Monkey Me**, soit porteur de son génie. Raté, peu inspiré, daté... nombreuses sont les attaques le concernant. Il s'agit pourtant du dernier album issu de la collaboration entre Mylène Farmer et Laurent Boutonnat, duo à l'origine des premières et des plus grandes œuvres de la déesse rousse (« **Sans contrefaçon** », « **Désenchantée** », « **California** »...) Il nous paraît donc intéressant de nous pencher sur cet album afin de comprendre ce qui fonctionne, et ce qui ne fonctionne pas — ou, surtout, pour être plus précis : ce que peut bien vouloir dire une œuvre datée, si telle critique est véritablement fondée, et les enjeux qui la sous-tendent. Comment un album reflète-t-il les codes esthétiques de son temps, et ces derniers sont-ils les seuls ingrédients d'une œuvre réussie ? Pour guider notre propos, nous voudrions relire **Monkey Me** en le comparant à un autre album incompris, mal reçu en son temps, non moins intéressant : le quatrième album de Lady Gaga, **ARTPOP**.



PREMIERE LECTURE DU CORPUS.

Pourquoi rapprocher ces deux albums ? Il s'agit de deux œuvres à peu près contemporaines, conçues et enregistrées par des pop stars féminines — des **divas** — qui ont chacune déjà rencontré un succès planétaire grâce à des œuvres marquantes et scandaleuses ayant participé à la constitution de personnages forts et dérangeants — pensons à « **Libertine** » ou « **Judas** ». **ARTPOP** et **Monkey Me** sont deux albums pop qui s'ancrent dans leur temps : par leur contemporanéité nous y retrouvons, en toute logique, des sonorités relativement similaires, qui sont celles d'une musique électronique où règnent les synthés outranciers et aiguisés, ainsi que des mélodies électrisées qui se rapprochent d'une symphonie de pets de robots.

Egalement, et surtout, le point commun primordial et fondamental entre ces deux albums, pour notre exercice de lecture comparée, est celui d'un échec. Sans même parler des chiffres de vente, qui sont un indicateur qu'on ne peut se permettre de négliger dans le cadre d'un genre commercial (et qui sont, pour rappel, de 500k disques pour **Monkey Me** contre 2M pour **Ainsi soit je...**¹, et de 2,2M pour **ARTPOP** contre 15,7M pour **The Fame Monster**²), il est assez indéniable que ces deux albums sont imparfaits — imperfection que n'a pas manqué de relever la critique, sur laquelle nous reviendrons.

Ceci étant dit, nous ne pouvons pas raisonnablement faire de **Monkey Me** et d'**ARTPOP** de parfaits équivalents. **Monkey Me** est resté, à ce jour, un album malaimé des fidèles de Mylène, et plus encore de la critique. Boudé par toustes, il ne figure dans les albums préférés d'aucune génération de fans³. **ARTPOP**, quant à lui, bénéficie d'un regard rétrospectif — du moins parmi les fidèles de Gaga — lui offrant un statut de chef-d'œuvre incompris, en avance sur son temps. « *Critics were wrong. Artpop is one of the best albums of the decade and a still-salient — if gonzo — portrait of shattered contemporary life* », lit-on dans **Frieze**⁴. Nombreux sont par ailleurs les jeunes homosexuels qui se sont saisi d'une caméra douteuse pour se filmer et dire au monde dans une vidéo Youtube, à l'aide d'argumentaires parfois bancals, mais toujours sincères, pourquoi **ARTPOP** est un chef-d'œuvre à revisiter. Nous vous économiserons les heures de visionnage : ce statut s'expliquerait par une certaine radicalité dans la forme et une trop grande complexité du propos, qui n'ont pas su trouver leur écho à la sortie de l'album.

LA RADICALITE FORMELLE.

Voilà qui pourrait donc constituer un premier point de différence majeure, expliquant le succès **a posteriori** d'**ARTPOP**, et l'échec de **Monkey Me**. L'album de Lady Gaga aurait été un album trop avant-gardiste, que le grand public n'est capable d'apprécier qu'aujourd'hui, treize ans plus tard, maintenant que sa radicalité a été absorbée par la culture ambiante.

Qu'en est-il donc ? Il est difficile de retirer à **ARTPOP** son audace formelle. Cette dernière est sensible dès l'ouverture, « **Aura** », qui constitue une entrée en matière résolument explosive — guitare trafiquée provoquant l'**unheimlich**, voix robotique provenant d'outre-tombe, invocation morbide débouchant sur un drop kitsch, outrancier, et disloqué. **ARTPOP** est un album éclaté — éclatant — où les codes de la pop des années

2010s sont poussés aux limites du déraisonnable. Les accords et mélodies les plus banals côtoient des basses ultra lourdes qui pourraient séduire les amateurs de clubs **undergrounds**, et les instrumentales de type **EDM**⁵ sont rendues presque inaudibles par des cris (pensons au refrain de « **Swine** ») ou des déchirures électroniques. **ARTPOP** est déroutant, **ARTPOP** est excitant, **ARTPOP** est innovant ; cela ne fait aucun doute. **ARTPOP** est l'opus de Gaga préféré des pédés snobs fashions et artistes, et il n'y a pas besoin d'analyse particulièrement poussée pour comprendre pourquoi.

ARTPOP est cependant bridé, inabouti, tué dans l'œuf. La première craquelure de l'album se dessine avec « **Sexxx Dreams** », 4e chanson, qui peine à convaincre, et dont le manque d'originalité est d'autant plus cruellement décevant que la chanson échoue exactement là où la majestueuse « **G.U.Y.** », qui la précède, réussit avec brio — c'est-à-dire, lier la pop la plus efficace et aguicheuse qui soit, avec les sonorités outrancières et dérangeantes du projet. S'enchaînent ensuite des chansons inégales, parfois oubliables, souvent géniales, rarement cohérentes. **ARTPOP** reste empêché par une industrie qui refuse à Gaga de pousser au plus loin sa démarche. L'album retombe parfois dans une banalité déconcertante et ennuyante, qui dénote avec les véritables saillies géniales dont il est traversé. **ARTPOP**, après une entrée fracassante, ne semble plus savoir où aller ; de fait, l'album se perd en lui-même et peine à trouver sa cohérence, même dans l'incohérence, et retombe parfois dans certains lieux-communs qui font de l'ombre à ses extraits les plus audacieux. La recherche formelle aurait-elle étouffé l'œuvre ?

Album imparfait, donc, mais qui serait malgré tout sauvé par son avant-gardisme revendiqué. **Monkey Me** manquerait alors de cette radicalité formelle. Il faut admettre que l'album de Mylène Farmer souffre d'un même défaut de cohérence, mais que ce défaut ne provient pas d'une audace formelle particulière. **Monkey Me**, à côté d'**ARTPOP**, paraît particulièrement sage, et ne repousse aucunement les limites de la pop électronique des années 2010s. Notons une exception, avec la chanson « **J'ai essayé de vivre...** » qui se réapproprie les codes de la musique du temps avec franchise et liberté, éclair de génie presque radical qui, malheureusement, ne fait pas règle dans l'album.

La question qui se pose alors est la suivante : peut-on faire de la radicalité formelle le seul critère d'évaluation d'une œuvre ? la radicalité esthétique a cet atout de faire bénéficier d'un regard rétrospectif bienveillant ; suffit-elle pour autant à faire œuvre ?

Nous avons vu combien cette recherche formelle peut être source de désarticulation. Ce n'est pas tout. Ne serait art que ce qui est en recherche formelle, en expérimentation technique et quasi-scientifique ? soyons sérieux... L'idée d'un art qui se doit d'innover continuellement, n'est que le résultat d'une conception linéaire, rationnelle, et industrielle du monde, conception moderniste à laquelle l'universitarisme et les histoires de l'art canoniques et bourgeoises viennent se mêler. Cette logique nous a menés au tristement mathématique et bien trop **straight** Oulipo. Considérer que l'art a pour seule valeur et boussole l'innovation formelle, c'est donc appliquer des canons bourgeois, capitalistes, et périmés. Il nous faut aller chercher ailleurs la raison pour laquelle **ARTPOP** fait mieux que **Monkey Me** — et pourquoi, malgré tout, nous aimons **Monkey Me** autant qu'**ARTPOP**.

Avant de poursuivre l'analyse, attardons-nous sur la réception critique des albums. Non pas que nous accordions la moindre importance à l'avis de ces insipides bourgeois frustrés qu'on appelle critiques, mais il se pourrait que leurs écrits médiocres nous permettent de mieux cerner les enjeux qui encadrent notre corpus. Voici un petit florilège.



MONKEY ME⁶ :

« Monkey Me sonne années 1980, avec boîte à rythmes et synthés et une majorité de titres dansants. Le chant est toujours aussi fin, éthéré, montant parfois haut dans les aigus. La dualité, les différences, le doute, les rêves, l'ombre et la lumière, ou encore l'amour restent au centre de ses préoccupations, même si “Tu ne le dis pas”, plus réaliste, dénonce un monde qui s'effondre - appelant à avoir du courage... » (Ouest France, 09/12/2012)

« Des titres parfois autoparodiques qu'on croirait tout droit sortis des années 1990... Parfait pour les fans. Peu inspiré pour les autres. » (Télé 2 Semaines, 15/12/2012)

« Pour son 9e album, elle retrouve son comparse Laurent Boutonnat mais aussi des sonorités synthétiques que même Psy n'utiliserait plus. Des textes sauce “Désenchantée” resucés sur des beats pour méga-dancing de province. Mais c'est nous qui sommes désenchantés » (Metro, 11/12/2012)

ARTPOP⁷ :

« Abuser du pop jusqu'à s'en faire vomir, c'est mal. Et appeler son album Artpop symbolise d'ailleurs une ambiance de fin de procession assez regrettable. [...] Gaga peine déjà à faire prospérer sa plate patente proto-pop, embourbée dans le jeu des masques. » (Les Inrockuptibles, 21/11/2013)

« Avec son outrecuidance légendaire, Lady Gaga ne se réinvente pas mais confirme la tendance : générosité, excentricité, et un goût immodéré pour les thèmes anodins de la génération télé-réalité. » (AVoirALire, 11/11/2013)

« L'écoute de la première moitié du disque est particulièrement éprouvante. Le son clinquant et ultra compressé n'aide pas à passer un bon moment. Les rythmiques sont frénétiques mais ne font preuve d'aucune originalité. [...] Les textes sont d'une bêtise abyssale. Lady Gaga y chante l'amour physique sans aucune sensualité, avec la vulgarité de ceux qui prétendent épater le bourgeois alors qu'ils ne livrent rien de dérangeant. Juste de l'ennui. » (Le Figaro, 13/11/2013)



À la lecture de ces critiques, deux éléments nouveaux semblent apparaître. Le premier, concernant **Monkey Me**, est celui d'une œuvre déjà datée à l'époque de sa sortie. Cela vient confirmer le contraste marqué entre **ARTPOP**, en avance sur son temps, et **Monkey Me**, qui subit son temps ; une reformulation du problème, sans nous éclairer davantage, donc. Le deuxième élément est celui de stars qui s'auto-parodieraient.

Notons d'abord que la sensation d'auto-parodie pourrait naître d'une démarche **camp** — piste que nous n'aurons malheureusement pas le temps d'explorer ici, mais qui pourrait aller, notamment avec **ARTPOP**, dans le sens d'une annonce de l'**Hyperpop**, mouvement parodique qui amplifie à outrance les codes de la pop pour s'en amuser autant qu'il les célèbre.

Ce que nous pouvons tirer du reproche d'auto-parodie, est surtout que ces deux albums sont très fidèles à l'art des icônes qui l'ont produit. C'est surtout le cas de **Monkey Me**, où le phénomène est d'autant plus marquant qu'il suit une lignée d'albums plutôt éloignés, dans leur formule, des premières œuvres de Mylène Farmer.

Monkey Me est tout d'abord fidèle à l'œuvre de Mylène dans les thèmes abordés : nous devons accorder à **Ouest France** une excellente synthèse de ces derniers, qui sont « la dualité, les différences, le doute, les rêves, l'ombre et la lumière » — thèmes qui obsèdent Mylène Farmer depuis les premiers opus. D'un point de vue stylistique, l'album regorge d'allitérations et de jeux de mots baroques dont la chanteuse raffole — peut-être ne manque-t-il que les références littéraires, si denses dans les premiers albums. Nous retrouvons également le chant cristallin, évidemment, ainsi que des instrumentales ludiques. **Monkey Me** est un album qui crie la vie, la vie libre et l'espoir, la vie sensible et inspirée, la vie qui côtoie la mort et le macabre. Le macabre est surtout présent dans l'hypnotisante « **Nuit d'hiver** », dont les paroles citent « **Chloé** », morbide comptine issue du premier album de Mylène Farmer. Nous oserons le dire : par sa structure et le jeu du macabre, **Monkey Me** est plus proche d'**Ainsi soit je...** que ne l'est **Innamoramento**. **Monkey Me** n'est pas seulement un album de Mylène, c'est un album réussi de Mylène, qui sait se réinventer, et s'amuse — sans pour autant, on l'aura compris, pousser ces codes dans leurs retranchements, ou trouver une colonne vertébrale claire.

Une expression personnelle forte et reconnaissable est donc bien présente dans **Monkey Me**. Malgré les mutations formelles, l'identité artistique de Mylène Farmer perdure et, ainsi, se renouvelle. C'est un nouvel enjeu qui apparaît alors dans la manipulation de nos notions, celui de ne pas étouffer son expression personnelle par les codes esthétiques employés ou la recherche formelle — en ce point, **Monkey Me** réussit parfaitement. Ainsi, **Monkey Me** ne fait qu'appliquer des codes esthétiques formels à une formule personnelle qui a déjà fait ses preuves. C'est une sorte d'**Ainsi soit je...** à la sauce 2012 — et c'est pourquoi nous l'aimons tant. Là où **ARTPOP** expérimente avec la pop électronique pour en repousser les limites, **Monkey Me** en fait un simple prisme de création, mais un prisme de création parfaitement maîtrisé.

Quant à la « bêtise abyssale » d'**ARTPOP** : qu'en est-il ? L'album est-il si vide que cela ? Ne fait-il rien de plus qu'« abuser du pop jusqu'à s'en faire vomir » ? Pas tout à fait. Nul besoin d'expliquer pourquoi les critiques, se croyant plus intelligents que Gaga, se sont montrés d'une stupidité consternante, frisant une débilité presque admirable. Exposer de tels torchons et y apposer son nom en place publique, être à ce point aveuglé par son mépris, et se prétendre critique, voilà une audace qui mérite d'être applaudie.

L'ambition d'**ARTPOP**, comme l'illustre le titre, est de renverser la démarche du **Pop Art**, en faisant non plus rentrer la pop culture dans l'art, mais l'art dans la pop culture, afin d'en faire un chant de création illimité. C'est aussi de pousser dans leurs retranchements, par l'exubérance, les codes de la culture pop et de l'industrie musicale du XXI^e siècle ultra-capitaliste, société de l'hyper-spectacle. Voilà donc pourquoi le « goût immodéré pour les thèmes anodins de la génération télé-réalité » s'inscrivent dans une démarche certaine et **camp**, visiblement déjà trop complexe pour l'esprit retardé des critiques. C'est ainsi que la chanson-titre, « **ARTPOP** », au cours d'une brève pause de lucidité mélancolique parmi les explosions euphoriques, donne son sens à l'album et le cimente. Deux phrases symbolisent la double orientation de l'album : « My artpop could mean anything » et « I tried to sell myself but I am really laughing because I just love the music not the bling ». S'y ajoutent les (presque trop) éloquentes paroles d'« **Applause** » : « Pop culture was in art, now art's in pop culture, in me ». Vaste ambition, donc, que les conditions de création n'ont pas permis d'exprimer avec clarté, et que l'œuvre peine malgré tout à retranscrire. L'ambition artistique est dévorée par l'industrie, et le propos se perd dans la forme, qui s'égaré elle-même dans la recherche de radicalité.

ARTPOP est pris dans un drôle de paradoxe : son plus gros défaut est celui d'un travail inabouti, dévoré par l'industrie qu'il se proposait de représenter avec complexité — mais ce défaut entraîne un éclatement, une sorte de démembrement stupéfiant, qui participe alors lui-même du propos : la musique pop devient un chant de création sans frontière, et l'album éclaté exprime, en plus d'un profond cri de vie et de douleur, la liberté des formes et l'explosion d'une culture médiatique capitaliste démesurée. Un serpent qui se mord la queue, parfait « portrait of the shattered contemporary life », qui fait de l'album une œuvre pour le moins fascinante, qui n'eût peut-être pas été aussi complexe sans ses défauts.

Ce qui sauve **ARTPOP** n'est donc pas seulement sa radicalité formelle. C'est surtout une adéquation entre le propos et la forme, adéquation paradoxale nourrie par les défauts de la forme. **Monkey Me**, au contraire, ne nourrit pas son propos par les codes esthétiques qu'il adopte — il paraît dès lors presque les subir, ne pas savoir pourquoi se les être appropriés, et donc, très vite, risque de sembler daté, périmé.

DEUX COUPLES DE NOTIONS.

Nous voilà bien avancés ! Nous commençons cependant à accumuler de triviales observations, et à manquer de conclusions. Reformulons, pour plus de clarté et de concision.

En bref : **ARTPOP** est plus formellement radical que **Monkey Me**, mais il se perd dans le travail de la forme, au point de perdre en cohérence, et de s'égarer en lui-même. Les deux albums s'ancrent dans les codes esthétiques de leur temps, tout en restant fidèles à ce qui fait l'identité artistique des interprètes. **ARTPOP** est sauvé par un propos auquel participe paradoxalement la perte de cohérence. Du côté de **Monkey Me**, la perte de cohérence semble révéler un simple manque d'intention forte — dès lors, l'album paraît subir les codes esthétiques qu'il adopte.

Afin de revenir à notre sujet initial, qui est celui de l'œuvre datée, de la réappropriation de codes esthétiques d'une période, et du rôle de la forme dans la qualité d'une œuvre, tentons de discerner les éléments de sens minimaux qui structurent les quelques affirmations que nous venons de poser. Ces éléments minimaux peuvent être regroupés en deux couples de notions, qui sont les suivants :

L'expression personnelle ≠ L'expression collective
L'expression spontanée ≠ L'expression formulée

L'**expression personnelle** correspond à l'identité artistique d'un individu qui crée : par exemple, dans **Monkey Me**, la voix cristalline, les thèmes de la mort et de la transgression, et les mélodies ludiques, relèvent de l'**expression personnelle** de Mylène Farmer. L'**expression collective**, quant à elle, correspond aux codes esthétiques d'une époque : elle est déterminée par un ensemble de représentations, lié au contexte socio-historico-politico-culturel. Par exemple, dans nos deux albums, l'usage d'instrumentales électroniques relève de l'**expression collective** des années 2010s.

L'**expression spontanée** correspond à la création fondée sur une sorte d'instinct, qui prend sa source dans les émotions brutes et pures d'un.e artiste, émotions qui s'assemblent pour former un propos — nous n'entendons, par propos, pas qu'un discours construit, mais aussi et surtout le fil émotionnel conducteur d'une œuvre. L'**expression formulée**, elle, est orientée vers la mise en forme de l'œuvre, son architecturation, et prend ainsi en compte la recherche formelle. Pour reprendre la terminologie de Barthes, l'**expression spontanée** correspondrait au style (la « chose ») de l'auteur, tandis que l'**expression formulée** correspondrait à son écriture. Que l'écriture n'étouffe pas le style !¹⁰

Procédons à une petite retranscription de notre résumé.

1. ARTPOP est plus radical que Monkey Me, mais il se perd dans le travail de la forme, au point de perdre en cohérence, et de s'égarer en lui-même = ARTPOP penche plus vers l'expression formulée que Monkey Me, mais s'y perd au point de brouiller l'expression spontanée.

2. Les deux albums s'ancrent dans les codes esthétiques de leur temps, tout en restant fidèles à ce qui fait l'identité artistique des interprètes = Les deux albums s'ancrent dans l'expression collective, sans pour autant perdre en expression personnelle, et font dès lors communiquer les deux pôles.

3. ARTPOP est sauvé par un propos auquel participe paradoxalement la perte de cohérence = ARTPOP est sauvé car l'expression formulée n'étouffe pas tout à fait l'expression spontanée, mais fait naître une sorte de dialogue, d'échange, entre les deux pôles.

4. Du côté de Monkey Me, la perte de cohérence semble révéler un simple manque d'intention forte, dès lors, l'album paraît subir les codes esthétiques qu'il adopte = Le couple de notions expression spontanée/expression formulée ne rentre pas assez en collision avec l'expression collective, et se fait dès lors étouffer par cette dernière.

Nous obtenons donc bien quatre pôles qui sont des composantes essentielles à l'œuvre d'art, ou qui, du moins, rentrent en compte dès lors que l'on tente de réfléchir à ce qui fait œuvre, et à la relation d'une œuvre aux codes esthétiques de son époque.

Notons que nous n'avons pas des couples antinomiques, plutôt dialectiques : au sein d'un couple, chaque pôle semble s'opposer à l'autre ; mais, en vérité, nous l'avons vu avec **ARTPOP**, les pôles doivent se nourrir l'un l'autre. Chaque couple est formé de pôles complémentaires, et l'échec qui résulte d'un couple (une œuvre incohérente, une œuvre vide de vie) résulte en général plutôt d'un échec à faire communiquer ces pôles. Notons enfin que nous avons réparti ces quatre notions en deux couples, puisqu'elles se définissent par antonymie apparente, mais que ces couples n'ont rien d'étanche ; il faut plutôt envisager un système à quatre pôles qui doivent tous communiquer.

Un produit commercial qui reproduit les codes d'un genre en le vidant de sa radicalité et de son ancrage culturel (pensons aux pastiches de l'**Hyperpop** ou du **Punk**), qui ne laisse aucune place à quelque **expression personnelle** ou **spontanée** que ce soit, ne produit donc aucune communication entre les pôles, et est entièrement tourné vers l'**expression collective**, pour pouvoir parler au plus grand nombre, et vendre.

Une œuvre tournée entièrement vers l'**expression formulée**, sans aucune communication avec l'**expression spontanée**, n'est plus qu'un exercice technique.

Monkey Me lie parfaitement l'**expression personnelle** et l'**expression collective**, mais ne le fait aucunement communiquer avec l'**expression spontanée** ou l'**expression formulée** — qui ne semblent elles-mêmes pas être liées. Pour le dire avec grossièreté : la forme n'a aucune influence sur le fond, qui ne nourrit aucunement la forme, ce qui donne un album qui semble subir les codes esthétiques qu'il investit pourtant parfaitement.

ARTPOP réussit mieux que **Monkey Me** en ce qu'il s'empare plus franchement de l'**expression collective** afin de l'emmener vers une recherche formelle (une **expression formulée**), et, surtout, crée un véritable point de jonction à l'ensemble des quatre types d'expression, qui se nourrissent l'un l'autre et deviennent interdépendants — nous avons vu que pousser à outrance les codes de la pop électronique n'est pas vide de sens, et que le sentiment d'éclat nourrit un propos général. L'échange n'est cependant pas parfait, et le déséquilibre se trouve surtout au niveau de l'**expression spontanée**, qui semble bridée, à la fois, donc, par les contraintes d'un genre commercial, et par un égarement dans l'**expression formulée**, qui attire à elle tous les autres pôles plutôt qu'elle communique entièrement avec eux.

Un album qui, selon nous, réussit à la perfection à faire rentrer en communication équilibrée ces quatre pôles, est **OIL OF EVERY PEARL'S UN-INSIDES** de SOPHIE — où l'**expression collective** (à la fois celle de codes esthétiques modernes ironisés, et d'une tradition culturelle **queer**) est pleinement mise au service d'une **expression personnelle**, et où ces codes esthétiques parfaitement radicaux et novateurs (donc, participant de l'**expression formulée**), nourrissent un propos général (une **expression spontanée**) qui est celui du vécu **queer** et transféminin. L'album de SOPHIE, et plus encore, son **NON-STOP REMIX**, est un chef-d'œuvre absolu, parce que son curseur se situe à l'intersection parfaite des quatre pôles, qui sont en constante communication.

Sur le plan de la littérature, l'exemple le plus pertinent qui pourrait nous venir en tête, serait la sacro-sainte, illustre, extraordinaire, indétronable, ô combien divine et splendide, absolument fantastique, résolument formidable, parfaitement imparfaite, jubilatoirement géniale, éternelle, **Recherche**.

Ainsi, l'enjeu en art n'est pas d'inventer. Il est de faire communiquer le collectif avec l'individu, de rendre indissociables l'intellect et l'émotion, mais, également, de concilier une vérité qui semble peu située temporellement (l'expression personnelle**, en ce qu'elle peut traverser les époques d'une vie et les modes esthétiques qui les constituent), avec des codes temporellement déterminés (ces-dites modes esthétiques). Une classification littéraire peut alors nous intéresser tout particulièrement : **le mythe**.**

Motif antique, le mythe continue de résonner, et d'être réinterprété. C'est que nous avons trouvé, il y a des milliers d'années déjà, un certain nombre de motifs et d'histoires suffisamment puissants pour fasciner et être objet de représentation à travers les siècles. Nous avons déjà mis le doigt sur des vérités suffisamment puissantes pour traverser les époques. Cela signifie bien que l'intérêt de l'art ne se trouve pas dans l'innovation : si, en art, il fallait inventer, dire du nouveau, pour se rapprocher d'une forme de vérité absolue, alors il y aurait bien longtemps que nous nous serions arrêté de créer. Le mythe est à la fois **désespérant et encourageant. **Désespérant**, en ce qu'il prouve que tout a déjà été dit, tout a déjà été fait, et que nous sommes voués à nous répéter. **Encourageant**, en ce qu'il prouve qu'il n'y a aucun mal à se répéter, et que des œuvres géniales continuent d'éclorre, d'émerger de cette répétition.**

Le mythe contient en lui la vérité de la création. Il démontre que l'enjeu en art est de répéter ce qui a déjà été dit, à travers les yeux d'un contexte en constante évolution. Les mythes sont des histoires qui contiennent suffisamment de contradiction ou de mystère inspiré pour en faire surgir un bout d'existence humaine. Dans le mythe est exprimée une vérité suffisamment universelle pour continuer à fasciner. Il n'y a qu'à le re-formuler encore et encore ; faire vibrer la corde atemporelle de l'existence à l'aide des codes esthétiques et des enjeux d'une époque, pour, de ce contact, faire chanter l'art, qui fera frissonner les corps. Le mythe contient un noyau brut qu'il revient aux artistes de chaque époque de traduire avec le langage de leur temps ; c'est ce qu'illustre le jeu permanent de réécriture des mythes. L'enjeu en art n'est pas d'inventer ; c'est d'exprimer nos vérités avec les outils que nous fournissent notre époque. N'en déplaise à Apollinaire, le poète n'est pas celui qui invente, il est celui qui traduit.

Les plus grands chefs-d'œuvre sont parvenus à une expression si juste de ces vérités, qu'ils nous touchent à travers les âges et malgré les différences culturelles. C'est qu'ils se sont si bien appropriés l'expression collective** qu'elle paraît **personnelle**, qu'elle paraît le fruit d'une invention, simple terrain de jeu où se déploie librement l'expression de l'existence humaine — l'**expression spontanée**.**

Alors, tout cela, pour exprimer quoi ? Quelle est cette vérité, cette corde atemporelle, ce noyau brut ? Il est pluriel (amour, angoisse, joie, aliénation, contemplation, domination... autant de vérités propres à l'Homme). Nous n'aurions pas la prétention de dresser ici une liste exhaustive de toutes les vérités universelles, atemporelles, et inaliénables qui traversent l'être humain — si peu nombreuses fussent-elles, en réalité. Il nous semble cependant que la vérité la plus irréductible parmi toutes, qui est probablement contenue dans chacune des autres, est justement la suivante : **l'être humain crée. Voilà peut-être la seule affirmation ayant une valeur de vérité égale à **l'être humain existe** et **l'être humain aime**.**

L'être humain crée, donc. Pourquoi crée-t-il ? Mais ! que diable pourrait-il faire d'autre ? Rage d'exister contre l'ordre établi — ordre cosmique, métaphysique, ou politique. Se dresser contre la fatalité divine, contre l'obscurantisme religieux ou dogmatique, contre l'absurdité de son existence... peu importe : **l'être humain crée, donc il existe**. S'il ne crée pas en créant, il crée en lisant, en observant, en écoutant, en interprétant, en ressentant. **L'être humain crée, puisqu'il existe**. L'art est un baiser du soir, c'est une étreinte au petit matin. Créer, c'est comme aimer. Moi, j'écris comme je suce des queues. **L'être humain crée, pour exister**. C'est aussi simple que ça — ça ne devrait certainement pas être plus compliqué.

CONCLUSION.

Pour résumer, et pour faire tout simple : pour faire une œuvre, il suffit de laisser parler son **expression personnelle** et **spontanée** ; pour faire un chef-d'œuvre, il suffit de faire rentrer en collision son **expression personnelle** non temporellement déterminée dans un acte temporellement situé, c'est-à-dire à travers une **expression collective** qui ne soit pas encombrante, elle-même déterminant une **expression formulée** dont la radicalité abstraite ne doit pas entraver l'**expression spontanée** ; tout cela, créant un dialogue entre ces quatre pôles qui déterminent une aire géographique où se situe chaque œuvre selon le pôle vers lequel son expression tend le plus. L'**expression artistique** forte, qui est au cœur d'un chef-d'œuvre, est celle qui résulte d'une **parfaite communication entre les quatre pôles**. C'est pourquoi l'album de SOPHIE est un chef-d'œuvre, c'est là que **Monkey Me** échoue, **ARTPOP** légèrement moins, ce qui ne leur retire aucunement leur statut d'œuvre. Voilà, pour faire simple, au-delà de certaines sonorités, ce qui différencie **Monkey Me** d'**ARTPOP**, et ce qui les unit.

Pour atteindre une forme de vérité et de sincérité nécessaires à l'**expression artistique**, il faut que l'œuvre soit un cri du cœur. Pour que le propos soit source d'une création forte et libre, d'un élan d'existence retranscrit par l'art, il doit provenir d'une expression véritable, propre à chacun, donc, **personnelle** et **spontanée**. Mais pour lui donner la force de parler à la communauté, pour la rendre lisible aux contemporains, et parce que le monde qui nous entoure est en constante évolution et influence nos modes de représentation, elle doit s'illustrer à travers une **expression collective** (qui détermine forcément, à une échelle plus ou moins grande, l'**expression personnelle**), et une **expression formulée** (qui donne une structure au propos, le rendant digeste).

N'oublions cependant pas qu'au bout du compte, ce qui importe le plus n'est certainement pas la qualité technique d'une œuvre, mais ce qu'elle fait ressentir — la question fondamentale est, et restera toujours : **cette œuvre fait-elle vivre ?** Or, Mylène et le kitsch me font vivre. En ce sens, **Monkey Me**, à sa façon, est à mes yeux, non seulement une œuvre chère, mais un chef-d'œuvre.

Nous n'avons tout simplement pas la prétention de faire de nos goûts personnels des curseurs de vérité absolue : nous ne sommes pas critiques d'art, et avons mieux à faire que perdre du temps à parler d'œuvres que nous n'avons pas créées.

De fiers enculés que nous sommes,
MICHEL FAUXCUL

Notes

1. Wikipedia, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Monkey_Me#Classements et certifications et https://fr.wikipedia.org/wiki/L'Autre...#Classements et certifications](https://fr.wikipedia.org/wiki/Monkey_Me#Classements_et_certifications_et_https://fr.wikipedia.org/wiki/L'Autre...#Classements_et_certifications)
2. Chartmasters, <https://chartmasters.org/lady-gaga-albums-and-songs-sales/>
3. ALESSANDRIN Arnaud, TOULZE Marielle, *Sociologie de Mylène Farmer*, Double Ponctuation, 2025, p.59-66
4. DURBIN Andrew, « Was Lady Gaga's 'Artpop' Better Than You Remember? », 04/12/2019 [En ligne : <https://www.frieze.com/article/was-lady-gagas-artpop-better-you-remember>, dernière consultation le 26/03/2026]
5. EDM = *Electronic Dance Music*, genre musical dominant dans les années 2010s
6. Ces critiques sont issues de l'archive de [mylene.net](https://www.mylene.net/) [En ligne : <https://www.mylene.net/mylene/mylene-farmer-monkey-me-presse.php#critiques>, dernière consultation le 28/03/2026]
7. Les Inrocks : <https://www.lesinrocks.com/musique/concert/artpop-degats-gogo-dernier-album-lady-gaga-114640-21-11-2013/> ; AvoirAlire : <https://www.avoir-alire.com/lady-gaga-art-pop-review-de-l-album> ; Le Figaro : <https://www.lefigaro.fr/musique/2013/11/12/03006-20131112ARTFIG00486-lady-gaga-artpop-est-d-une-betise-abyssale.php> [Dernières consultations le 28/03/2026]
8. Oops ! du 14 au 27 décembre 2012 - N° 125; image issue de l'archive [mylene.net](https://www.mylene.net/)
9. Capture d'écran de la critique du Figaro, cf. note 7
10. BARTHES Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, in *Œuvres complètes I*, Editions du Seuil, 2002, 1ère ed 1953, p.9-20



FAUXCUL Michel, « MONKEY ME RELOADED : L'étrange cas du neuvième album studio de Mylène Farmer, et ce qu'ARTPOP peut nous en apprendre ». *Molard Club*, mars 2026. [en ligne : <https://molardclub.fr/publications/publications.html>]

Propriété Molard Club